

Dominique Fernandez : Mes souvenirs de Pontigny

Les derniers « témoins » des « Entretiens d'été » de Pontigny se font rares, cinquante-cinq ans après leur fin... Dominique Fernandez, né en 1929, n'est pas de ceux-là ; mais, fils de celui qui en fut, auprès de Paul Desjardins, le principal animateur pendant plus de quinze ans, fils aussi de celle qui avait été la disciple préférée de l'« abbé » de Pontigny et sa fille spirituelle, il nous a paru intéressant de recueillir les souvenirs du romancier de L'École du Sud et de Porfirio et Constance, qui a vécu, en somme, sur une quinzaine d'années, une bonne douzaine de mois dans l'illustre abbaye, quand elle bouillonnait des échanges de ses intellectuels ou quand, durant la guerre, elle était réduite au riche silence de sa bibliothèque...

Est-il besoin de rappeler que l'œuvre entier de Dominique Fernandez, l'un des deux ou trois plus importants romanciers français actuels, s'inscrit en grande partie, et à plusieurs égards, dans la ligne de Gide et que le nom de l'Immoraliste est venu, depuis plus de quarante ans, à d'innombrables reprises sous sa plume, dans ses écrits critiques ou romanesques¹ ?

En transcrivant les propos de l'écrivain, nous avons naturellement essayé de leur conserver le plus possible leur caractère oral, parlé.

C. D. & Cl. M.

1. Et tout récemment encore : lire son essai sur « Gide et Simenon » publié dans le recueil *Lectures d'André Gide* (P.U.L., nov. 1994).

Mes premiers souvenirs sont prénataux, si je puis dire, puisque... d'abord il est difficile de savoir exactement si ce sont mes souvenirs à moi ou ce qu'on m'a raconté après. Le premier souvenir, je ne sais pas si c'est direct ou bien à travers les paroles des autres. Enfin, je sais que mes parents se sont rencontrés à Pontigny, ce devait être en 1925². Ils se sont mariés en 1926, ma sœur est née en 1927. Desjardins disait que c'était « l'enlèvement d'Europe », ç'a été un coup de foudre. Et puis je sais que, tout petit, toutes les vacances on les passait à Pontigny : ma mère y allait. Mais là aussi, je ne sais pas si ce sont mes souvenirs, ou les photos que j'ai vues de moi sur un tricyle... je vois très bien une espèce de grange où on jouait, je vois... j'ai des images très nettes, mais je ne sais pas si elles sont « de première main »... Jusqu'en 39, jusqu'à ce que j'aie dix ans. Évidemment je n'ai aucun souvenir des personnes que j'ai vues, de personnalités, cela ne m'intéressait pas. Mais j'ai l'impression que j'ai passé tous mes étés là.

En 39, à la déclaration de guerre, en septembre, on a estimé que Paris était en danger, donc ma sœur et moi nous sommes allées en pension à Pontigny — en train, c'était avec Maman, qui n'avait pas de voiture : le train jusqu'à Laroche³, et de là le petit tortillard qui menait jusqu'à la gare — et là, nous avons passé l'hiver dans ce qu'on appelait « l'école », une annexe de l'abbaye — pendant les décades il y avait des pensionnaires. L'abbaye était fermée pendant la guerre, mais il y avait cette annexe, qui était chauffée ; il y avait là Mme Desjardins, Paul Desjardins, leur belle-fille Hélène (la femme de leur dernier fils, Blaise), Anne Heurgon, qui s'occupait de nous (Jacques Heurgon devait être à Paris, pour y enseigner), avec ses propres enfants, Catherine et Marc..., plus peut-être d'autres personnes, j'ai un vague souvenir... Je partageais la chambre de Marc et j'allais à l'école communale (dans l'allée qui monte vers l'abbaye) — ma sœur... elle avait douze ans, qu'est-ce qu'elle faisait ? je ne sais pas si elle ne prenait pas des leçons particulières, il n'y avait pas de lycée, évidemment, pas de collège... Moi, j'étais en septième, donc c'était l'école primaire, et l'instituteur je m'en souviens très bien, on allu-

2. Et non pas en 1923, comme il est dit dans *L'École du Sud* (Grasset, 1991, pp. 473 sqq.) : tout y est décalé exprès, pour que l'imaginaire fonctionne... Rappelons que le grand roman de Dominique Fernandez, constitué de *L'École du Sud* et de *Porfirio et Constance*, est inspiré (disons bien : inspiré, c'est un roman, non une double biographie) par l'histoire de ses parents, Ramon Fernandez et Liliane Chomette.

3. Laroche-Migennes, gare bien connue de la ligne Paris-Lyon avant le TGV...

mait le feu à tour de rôle (il y avait des poêles à bois, encore) — tous ces hivers de guerre ont été horriblement froids. Ma mère étant restée à Paris où elle était professeur et n'avait pas de congé, nous étions réfugiés, en quelque sorte, on vivait avec les Desjardins, avec la famille. Mais mes souvenirs sont assez pâles... je me rappelle surtout Marc ⁴, qui me torturait un peu, parce qu'il avait deux ans de plus, ce qui crée une grosse différence à cet âge : je me souviens qu'il me forçait, la nuit, — ce que je faisais avec effroi et en même temps une sorte d'envie, — de sortir par la fenêtre (on était au rez-de-chaussée), on allait dormir dans une maison en construction... c'était terrifiant... ça s'est passé au moins une fois, mais j'ai un souvenir comme d'une chose qui m'a marqué énormément parce que... ces maisons, il y a la charpente, l'ossature, le toit, mais enfin c'est inhabité, il n'y a pas d'escaliers, on se glisse et... Pour lui, c'était un acte de torture, c'était pour éprouver mon courage ; moi, tremblant, j'obéissais. Voilà, c'est à quoi on passait l'hiver...

Quant à mon souvenir de la déclaration de guerre, oui, on était à la Grande Chartreuse, qui elle aussi était laïcisée en forme d'hôtel ; ç'a été repris par l'Église après la guerre, mais alors c'était une hôtellerie où on allait sur « recommandation », c'était pour initiés. Le mois d'août 39, j'étais là avec ma mère — il y avait Jean Wahl, je m'en souviens, d'autres intellectuels..., et la déclaration de guerre nous a surpris à Grenoble, en fait. Je me souviens du désordre... Je ne me souviens plus très bien quand nous sommes rentrés à Paris. Le grand événement de l'hiver, ç'a été la mort de Paul Desjardins, au mois de mars ⁵ ; ce monsieur était un vieillard, très vieux, qui est mort de vieillesse (il s'est éteint doucement, il avait quatre-vingts ans), qui avait une barbe... pour un enfant c'était une image de prophète ; il m'intimidait tellement que... il est mort dans sa chambre, au premier étage, et l'on m'a demandé si je voulais venir le voir, « me recueillir », et je me rappelle très bien (après, j'en ai eu presque honte) avoir dit : « Oh ! mais je ne voudrais pas le déranger » ! Pour un enfant, il était très impressionnant ; d'abord, il était extrêmement méchant et perçant, il ne pardonnait rien et... enfin, je n'ai pas eu beaucoup de rapports avec lui. Les repas étaient très austères, lui ne disait rien, je crois qu'il devait être très fatigué déjà, il était en bout de table, comme un ancêtre déjà perdu dans les brumes de la mort. Mais Mme Desjardins, elle, était très présente, vraiment redoutable, une femme qui avait perdu deux fils déjà ⁶, et le troisième allait mourir en juin 40 ⁷. Elle

4. Né le 23 juillet 1927.

5. Le 10 mars.

6. Michel et Jean, respectivement nés le 8 septembre 1897 et le 31 octobre

était déjà tout en noir, veuve de guerre, éternelle suppliante, très austère, stricte envers elle-même, intransigeante pour les autres, elle faisait marcher son monde à la baguette. Avec une voix très grave, je me souviens, qui ajoutait encore à l'impression qu'elle causait. Sa fille Anne avait près de quarante ans ⁸, je ne l'aimais pas beaucoup... mais enfin je n'ai aucun souvenir d'affection dans cette famille. Le seul que j'aie... il y avait un M. Jean Gilbert, qui était bibliothécaire je crois, qui m'avait appris à jouer du piano, qui était un bon pianiste et s'était mis en tête — il y avait un grand piano, un demi-queue je crois, dans l'« école » — de nous apprendre le piano. Et moi je regrette, c'est mon seul regret dans la vie. Je me souviens d'un an de piano, je trouvais ça insupportable, et vraiment je regrette... L'autre événement de l'hiver, ç'a été la visite de notre père. Il est venu, — il avait loué une voiture, une traction (elle était criblée de balles, cette voiture, je ne sais pas si elle avait fait la guerre...), — il est venu de Paris et nous a emmenés (lui qui ne s'occupait jamais de nous) déjeuner à Chablis qui était connu pour un très bon restaurant. Voilà... j'ai cette vision : il est venu, puis il est reparti, aussi vite... Est-ce que cette visite était liée à la mort de Paul Desjardins, je ne sais plus. Ma mère, elle, est venue pour l'enterrement de son maître vénéré, et elle a dû venir aussi à Noël, j'imagine. Mes souvenirs des funérailles ? Il y avait pas mal de gens, c'était la drôle de guerre et beaucoup pouvaient venir... mais je ne peux pas dire qui est venu, qui n'est pas venu.

À Pâques, en avril 40, nous sommes rentrés à Paris, et en mai nous avons été évacués dans une autre province, au moment de l'invasion allemande. Ce n'est pas à cette époque — j'avais dix ans — que j'ai eu accès à la bibliothèque. C'est plus tard, en 45. Mme Desjardins possédait toujours la maison, elle n'avait pas encore été revendue à l'Église (ç'a dû être fait en 45 ou 46), et comme on ne savait pas où aller, qu'on n'avait pas d'argent, qu'il n'y avait pas d'endroit, elle a prêté à ma mère l'« école », toujours la même « école », — elle-même était à Cerisy, dans son autre château. Nous avons passé là deux mois de l'été 45, et c'était absolument fabuleux, parce que nous avons la clef de la bibliothèque. Je m'en souviens très bien : j'avais seize ans à l'époque, époque de plein épanouissement, d'explosion intellectuelle, et alors il y avait cette bibliothèque fabuleuse, qui était très belle comme bâtiment puisque c'était la

1900. Jean s'était noyé à Pontigny le 3 juillet 1908, Michel fut tué au front le 18 juillet 1918.

7. Blaise, né en juin 1902.

8. Quarante ans en effet : elle était née le 26 juillet 1899.

grande halle romane, couverte de livres, très bien rangés par ce M. Gilbert justement : tout était sous cellophane, avec des étiquettes, c'était une bibliothèque professionnelle, il y avait des catalogues, des fiches, tout ça... Je me souviens d'avoir passé des journées là et dévoré... je me souviens en particulier d'avoir lu *Guerre et Paix* en trois nuits, avec passion, d'avoir lu Thomas Mann, puis j'ai lu aussi Claudel, Gide, les Symbolistes, tout ce qu'on découvre à cet âge, mais avec transports, c'était une ivresse... Il y avait toute la collection de *La NRF*, qui était dans l'« école ». On avait l'impression d'être au cœur de la littérature. Je commençais à vibrer, parce que je venais de passer mon premier bachot, je crois, j'entrais en philo, âge de grandes découvertes aussi.

Voilà mes grands souvenirs de Pontigny. Entrait là-dedans aussi la conscience de ce que ç'avait été, parce qu'à cette époque-là ma mère pouvait me raconter, et je savais ce que ç'avait été, ça ajoutait certainement à l'émotion d'être là, d'être dépositaire en quelque sorte de cet héritage fantastique. Nous y étions tout seuls. Nous allions chercher des nourritures chez les paysans. C'était la disette. Les paysans nous donnaient des pommes de terre absolument vérolées, en nous disant : « Les cochons n'en veulent plus ». On les mangeait, on était heureux, on venait quand même d'être libérés, il y avait eu l'armistice en mai et c'était une grande euphorie, on savait qu'on allait vers quelque chose de positif. Je faisais de grandes promenades, j'avais une bicyclette et j'emportais des livres dans la forêt voisine ; à cette époque-là j'apprenais par cœur, j'en ai encore des bribes (*Le Cimetière marin*, *La Chanson du Mal-Aimé*...), c'était vraiment une sorte d'ivresse que je n'ai jamais retrouvée ; il y avait une atmosphère, à Pontigny, qui est restée, c'est ça que je n'ai jamais retrouvé nulle part ailleurs. On se sentait obligé de recueillir ce fantastique legs, on était pénétré de tout ce que ces gens avaient laissé là. Et ça, à seize ans je le savais. On savait qu'il y avait Gide qui avait habité la seule chambre fixe dans l'abbaye⁹, et moi je dévorais Gide évidemment aussi. Et puis on savait que Malraux venait, que Sartre était venu, que Huxley, des grands intellectuels de toute l'Europe... j'étais conscient de cela, c'était galvanisant, c'était électrisant, pour un jeune qui

9. Voir *Porfirio et Constance* (Grasset, 1991), p. 37 (« André Gide, le seul des habitués de Pontigny à disposer d'une chambre fixe dans les anciens bâtiments de l'abbaye »...), mais aussi p. 410 : « M. Desjardins signifiait à André Gide, après la publication de *Corydon*, que sa présence n'était plus souhaitée à Pontigny »... Comme on sait, Gide, s'il ne fut pas à Pontigny les étés 1925 et 1926 (pour cause de voyage au Congo), y retourna régulièrement ensuite jusqu'en 1939 ; mais il n'y avait plus, en effet, « sa chambre » de fondation...

débutait dans la carrière.

Je suis retourné une fois à Pontigny, en passant, quand j'écrivais *L'École du Sud*¹⁰, je n'y suis pas entré, car on peut visiter mais il faut une autorisation, prendre rendez-vous, — mais j'ai vu l'église, qui est très belle, qui est l'église du village, magnifique. Et le village est très sympathique : c'est une grande rue bordée de maisons, avec cette abbaye qui est une des plus belles de France : c'est le cistercien, c'est le premier gothique, entre le roman et le gothique, c'est rose, avec des ogives à peine dessinées, et il y a une abside comme un gros pigeon dans les champs..., c'est une chose vraiment prodigieuse...

Dans *L'École du Sud*, mon portrait de Paul Desjardins est un amalgame. Sa figure m'est très présente, j'ai beaucoup de photos, avec sa barbe bifide et sa petite calotte de velours. Et puis les lettres que j'ai trouvées, de lui à ma mère, et surtout je me suis procuré, ou plutôt ma mère avait dans sa bibliothèque tous les cahiers de l'Union pour l'Action Morale puis de l'Union pour la Vérité¹¹, le *Calendrier manuel* que je cite beaucoup¹², qui est quelque chose d'extraordinaire : Desjardins avait eu cette idée, avant Pontigny, de choisir pour chaque jour de l'année une citation d'un grand écrivain, d'un penseur, et de la commenter. De très beaux textes, très bien choisis, et bien commentés ; ça pourrait être réédité, en livre de poche, livre de méditation laïque, toujours avec un but moral : rechercher la vérité, la justice, lutter contre le mal... C'est un très beau livre, dont je me suis beaucoup servi, avec ses cahiers pour l'Union pour la Vérité, ses colloques de la rue Visconti ; puis son *Corneille*, qui est très beau¹³... C'est une grande figure. Je crois mon portrait plus fidèle que celui qu'en fait Martin du Gard dans *Maumort* : portrait très acide, un peu vitriolé... Je crois, d'après ce que je sais, que Desjardins n'était pas quelqu'un de sympathique : terriblement exigeant, tellement intelligent et exigeant qu'il ne pouvait pas cacher un mépris pour les gens moins intelligents et plus paresseux ; il y a eu, à Pontigny, le suicide

10. Au printemps 1990.

11. C'est à la fin de 1905 que l'*Union pour l'Action Morale*, fondée en janvier 1892, prit le nom d'*Union pour la Vérité*, ayant son siège rue Visconti.

12. C'est, dans *L'École du Sud*, le deuxième des « quatre Évangiles » de Constance (Liliane Fernandez), auquel est consacré, avec de nombreuses citations, un long chapitre (pp. 306-20). Paul Desjardins avait mis au point en 1906 le *Calendrier manuel des Serviteurs de la Vérité*, dont l'idée avait été conçue par Émile Duclaux et Gaston Paris (beau-père de Desjardins), et qui parut en 7 vol. entre 1907 et 1914.

13. Desjardins avait publié en 1898, chez Colin, une édition du *Théâtre choisi* de Corneille, avec notices et annotations.

d'une jeune fille qui n'a pas pu supporter ce climat de tension : c'étaient des ripostes, des jeux intellectuels, il fallait être à la pointe de l'esprit, sinon on coulait, et il y a des gens qui ne supportaient pas. Il n'était donc pas « sympathique », mais en même temps c'est une grande figure, une sorte d'abbé laïque, de Saint-Cyran moderne... Ma mère a eu une dévotion pour lui, elle a conservé jusqu'à sa mort son grand portrait sur sa cheminée ; c'est son maître à penser, qui l'a réveillée à elle-même, lui a appris — pas la vie, malheureusement, mais la littérature, la pensée, qui a renforcé sa morale, son apprentissage laïc de fille d'instituteurs. J'ai un sentiment très mitigé vis-à-vis de Desjardins, parce que je crois qu'il a été très nocif pour mes parents, dans la mesure où, d'abord, il a très mal supporté le mariage de ma mère, quoique l'ayant fait (et ça, c'est très grave), avec celui qui était pourtant un des piliers de Pontigny, animateur des Décades et des fameux « jeux » : ç'a été extrêmement dur pour elle, qui a compris qu'au fond elle le trahissait en se mariant. Dans les lettres de lui à elle que j'ai retrouvées, il lui disait : « Mon enfant, il est temps que vous vous détachiez de moi, je suis vieux, vous êtes jeune, il est temps de vous trouver un mari », et quand elle a aimé Ramon et qu'ils se sont fiancés, Desjardins a manifesté un détachement très dur, leurs relations se sont espacées... Quant aux réactions de mon père..., je ne sais pas du tout, parce que je n'ai pas de sources. Desjardins avait pensé faire de Ramon Fernandez son héritier, lui avait proposé de prendre sa succession, et lui n'avait pas voulu (il n'était d'ailleurs pas capable de faire ce métier, qui demandait un travail, une gestion, un suivi¹⁴...). Je crois qu'au fond mon père devait l'inquiéter : c'était quand même un play-boy qui n'était pas très rigoureux dans sa conduite morale...

(Propos recueillis à la Kalat le 31 décembre 1994,
rédigés et présentés par Céline DHÉRIN & Claude MARTIN.)

*

14. Cf. *Porfirio et Constance*, pp. 196-7 (récit de Porfirio) : « Le 19 février 1926, je suivis aux côtés de M. Desjardins le cortège funèbre de Piero Gobetti. [...] M. Desjardins, pendant que nous marchions derrière le cercueil, me proposa de m'associer plus étroitement à la gestion de l'Union pour la vérité et des décades de Pontigny. [...] Il voyait en moi, me dit-il, son "héritier" naturel. Je déclinai son offre, geste dicté autant par le sentiment de mon incompétence que par une appréciation divergente des tâches à accomplir. En outre, je ne me sentais aucune envie de devenir un gendre. »



PAUL DESJARDINS

(d'après une photographie de Paul Nadar)

Paul Desjardins
vu par Porfirio Vasconcellos

Voici, extrait de L'École du Sud (p. 418), le portrait de Paul Desjardins tel qu'il apparaît au narrateur, Porfirio, — ou, plus exactement, tel qu'il le voit dans sa reconstitution de la jeunesse et de la formation de la jeune Sévrienne, Constance, à qui il va être présenté par Desjardins, à Pontigny, au bout de la fameuse charmille, et qu'il épousera.

Le nez gros, la bouche proéminente, les lèvres épaisses, les cheveux crépus : en un mot, une tête de nègre blanc ; mais, comme il le disait lui-même, les yeux, sans être beaux de couleur, garantissaient qu'il y avait quelqu'un dans la maison. Ce quelqu'un, tel un guetteur embusqué derrière une meurtrière, gardait la forteresse de la culture française : transperçant de ses traits acérés l'élève infatuée de ses connaissances ; et ne décochant jamais un éloge dont le fer ne fût subtilement barbelé. Son cours ne suivait aucun plan, aucun programme. Sa seule méthode : dérouter. Son but : attiser le culte de l'Esprit en celles qu'il estimait ses vestales ; rebuter les cruches ; chez toutes, exorciser la bêtise originelle. Un jour il vous parlait de *Bérénice*, de sa maigreur délicate et exsangue, de sa nuance propre d'aigue-marine ; un autre jour Henry Bataille ou Paul Géraldy, alors au faite de leur renommée et fort prisés de certaines d'entre vous, aiguisaient sa verve épigrammatique. Du *Cimetière marin* à peine imprimé dans *la NRF*, il vous découvrit les mystères encore vierges. Il déploya son talent de lecteur dans *le Retour de l'enfant prodigue* de Gide, auteur qu'il mettait sur le même pied que Claudel, cet orphique chrétien, soutenait-il, paradoxalement bourgeonné sur la tige d'un paysan français d'entre Marne et Oise (alors que pour moi il ne vaut pas plus cher que notre D'Annunzio). Mais ces témoignages, tu les as toi-même produits dans l'hommage écrit après sa mort (le seul texte que tu aies jamais accepté d'écrire, toi à qui ne manquait pas le don littéraire) ; et je n'ai pas de raison, ayant également pratiqué M. Desjardins, de te soupçonner de complaisance : à quelque siècle qu'il abordât, ce qu'il touchait reprenait vie et souffle. Jamais fripé, jamais usé, jamais banal, il ranimait les vivants et les morts dans la clarté d'un matin de résurrection.

L'hommage de Liliane Fernandez à Paul Desjardins

Nous reproduisons ci-après le texte d'hommage que Liliane Fernandez écrivit pour l'In memoriam Paul Desjardins publié dix ans après la mort du maître de Pontigny (Éd. de Minuit, 1959, pp. 83-9), texte signé Liliane Tasca-Chomette (joignant à son nom de jeune fille celui de son second mari, Angelo Tasca, épousé en 1946 après la mort de Ramon Fernandez).

L'homme singulier qu'il a été, il est difficile d'en donner une idée véridique. Je l'ai connu pendant les vingt dernières années de sa vie, je l'ai vu peu à peu s'enfoncer dans la vieillesse, tout en restant adolescent. Je lui dois une très grande partie de ce que je suis, et bien qu'il nous ait quittés depuis neuf ans bientôt, il reste présent et vivant, non pas seulement ombre chère, mais esprit et amour qu'on peut à tout moment conjurer et qui ne sauraient cesser d'être que par ma propre mort.

Quand nous étions ses élèves, — et encore bien après — nous l'appelions, mi-riant, notre « vénéré maître ». Et pourtant qu'il l'était peu, ou qu'il l'était de façon à déconcerter toute définition ! Il était impossible de s'ancrer en lui, de se lier à une certitude qui fût venue de lui. Essayer de le résumer eût été une entreprise comique. Dans tous les domaines et les plus insolites, on le voyait allonger ses curiosités et sa recherche, toujours muable et changeant, toujours à la quête d'une doctrine ou d'une vérité qu'il ne trouvait pas ou dont il se détachait dès qu'il l'avait trouvée. L'insatisfaction perpétuelle, le besoin de dépassement, l'exigeante et impossible rigueur, c'est la leçon qu'il nous donnait. Non pas un maître, mais un metteur en branle ; non pas celui qui fixe, mais celui qui donne l'élan et dit à chaque étape : ne vous liez pas à ce que vous devez franchir.

Il nous offrait en outre, et comme par pure grâce, le spectacle d'un esprit vivant, en sa merveilleuse inégalité. Il y avait des jours d'une fermeté éblouissante, d'autres où il restait enlisé dans de longues approximations contre lesquelles il s'obstinait dans un combat épuisant. Il y avait des leçons conquérantes, sur le mode dorien, qui volaient à leur terme dans un jaillissement d'inventions, et ces conférences des jours ténébreux,

balbutiées par la bouche d'ombre, trouées de formules fulgurantes et inexacts, en vain recommencées, et englouties enfin dans une confusion sans espoir. Mais pour notre émerveillement, et dans les jours les plus accablés, cette singularité digne d'amour : jamais une banalité, jamais une platitude. Il reprenait le souffle qui lui manquait sur l'arête abrupte des pics, et non dans les bas-fonds. Il pouvait chercher refuge dans les nuées ou tans les ténèbres, jamais dans les reposantes trivialités. À travers les péripéties des jours changeants et de son inégal esprit, il restait ainsi admirablement nourrissant et vivifiant, le plus inexorable pourfendeur de médiocrité et de routine, et le plus inespéré. On était sûr en allant l'entendre, sinon de s'accroître toujours d'une vérité, du moins d'avoir les yeux ouverts sur mille vérités possibles, dans une fraîcheur et un éclat de premier matin du monde.

Il était difficile de le connaître. Il organisait autour de lui, pour des raisons que j'ai mieux connues plus tard, toutes sortes de jeux de prestiges qui déconcertaient. Il s'enveloppait de réticences, de séductions calculées, de savantes coquetteries, bientôt démenties par une ironie d'une admirable et exacte dureté. C'est qu'il avait un besoin secret d'être connu et aimé, et il exigeait de l'être, non pas pour les qualités brillantes qui n'étaient que trop visibles et qu'il jugeait durement, mais pour des vertus plus graves et plus menacées qu'il aurait voulu qu'on devinât, qu'il rendait étrangement ardu de deviner et dont il ressentait qu'on ne les entendît point avec un frémissement de souffrance. De là les raideurs qui faisaient prendre le change à ceux qui dédaignaient de le connaître mieux. Mais quand il pouvait parler, dans la pleine douceur de la confiance, à quelqu'un dont il se savait aimé, nul n'était plus lavé de vanité et d'orgueil, lucide sur soi et voulant profondément le bien des autres, jusqu'à ce que parût le plus émouvant des prodiges : la simplicité soudain atteinte, mille fois plus précieuse de l'être à travers tant de nœuds enfin dénoués, et tous les biens donnés par surcroît, la tendresse la plus attentive et ses inventions, la grâce d'une délicieuse et enfantine gaîté.

La clef de sa singulière activité, de l'influence qui a été la sienne, de l'œuvre qu'il n'a pas écrite, c'est qu'il a été un homme multiple ou au moins double, plus profondément que tout autre. L'homme naturel en lui, l'homme de désir, puissamment doué, était fait pour s'emparer et s'enchanter de tous les biens offerts à sa curiosité infinie : idées, rêves, jouissances, tout lui était proie et pâture. Il semblait né pour traduire avec des mots brillants les mille aspects du monde où il entre impression, passion, imagination et verve, tout ce qui est personnel et passager, qu'il goûtait avec une forte avidité multipliée par la richesse d'une culture en tout sens étendue. Or cet homme naturel qu'il était, il n'a pas voulu le laisser maî-

tre de la place ; il la lui a disputée toujours ; il l'a réfuté, persiflé, pincé jusqu'au sang, essayant non pas de le terrasser ou de l'anéantir, car il ne le pouvait ni ne le voulait, mais de le contre-peser et assujettir.

Les péripéties de cet étrange combat ont composé sa vie ; c'est que les raisons en étaient inscrites dans la nature même de son esprit, qui ne sut jamais trouver de sens au bénin : « se contenter de », dont se contentent en effet de plus accommodantes créatures. Lui ne se contentait de rien et surtout aucunement de ses propres réussites. Merveilleusement sensible aux personnes et aux choses, mais plus sensible encore à ce qu'il estimait leur valeur, il ressentait une amère insatisfaction devant ce qui est agréable et agréable seulement, chez les autres et d'abord en lui-même. Il s'en détachait avec humeur s'il y avait cédé quelque temps. Les dons qui eussent comblé un autre ne lui inspiraient que dédain et raideur. Être un écrivain « agréable » par exemple et goûté comme tel lui était souverain déplaisir. Il le pouvait et il l'a fui, estimant qu'il ne valait que par le mécontentement de soi-même accompagné de courage.

Il y avait aussi en lui un extraordinaire esprit d'entreprises et d'entreprises grandes, un besoin de créer dans la grandeur, qu'il a maintenu dans une longue suite d'œuvres et de desseins. Je le vois aller répétant dans sa jeunesse comme un héros d'épopée : *Aliquid invadere magnum mens agitat mihi*, et se jetant et jetant les autres dans ces ambitions splendides et démesurées : devenir « un noyau vivant de la future société », changer le cœur, être le commencement pur d'un monde. Je le vois dans sa vieillesse, languissant, épuisé, ne se donnant pas de relâche qu'il n'ait rassemblé les idées et les personnes de l'Anti-Babel¹⁵, la dernière et mélancolique tentative de Pontigny. C'est que cet appétit de grandeur, cette persévérance à construire étaient nourris par une générosité qui ne pouvait se satisfaire du simple agrément, fût-il délicieux. Il avait la vocation du don et ne prenait un plaisir entier à un livre comme aux jeux de la lumière que s'il pouvait en enrichir quelqu'autre. Il traversait la France pour apporter une heure de conversation et d'amitié à un lointain élève frappé de maladie ou de deuil. J'ai vu, dans des villes de province, de vieilles personnes naïves et ferventes qui le chérissaient uniquement pour sa bonté et le justifiaient d'avoir voulu vivre à contre-courant.

Surtout il avait rencontré Lagneau, un homme unifié, une nature as-

15. *Anti-Babel* fut le titre, au printemps 1937, du premier des *Cahiers de Pontigny*, rédigé par Paul Desjardins. Sur ce que fut cette « dernière tentative », v. les articles de Jean Gilbert dans le *Mercure de France* d'août 1950 et dans le recueil édité par Anne Heurgon-Desjardins, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny* (P.U.F., 1964).

souple jusqu'au fond par un vouloir supérieur, l'empire de l'esprit manifesté en lui. De l'avoir rencontré et connu pendant une brève période, vingt-sept mois, il était devenu stable autant qu'il le pouvait être. Il avait conçu que le succès, c'était l'action éclairante et éveillante ; le bien, l'égoïsme assujéti et pacifié, avec la netteté assidue de la conscience ; tout le reste, futilité, sécheresse, vie gâchée. Par lui il avait été jeté dans une entreprise de conquête et de redressement des hommes, plusieurs fois recommencée, vêtue de formes changeantes, jamais renoncée — entreprise dans le secret de laquelle il n'était peut-être pas tout à fait, et dont il savait qu'il n'y était pas tout à fait — mais qui a nourri et dévoré sa vie.

De là l'étonnante carrière, la longue lutte ou confrontation avec le Protée fluide qu'il était par nature, les résolutions, les départs tant de fois repris, les créations inscrites dans le réel, et l'alternance des songes. C'est la raison pourquoi il n'a pas laissé d'œuvre écrite — ou si peu, — pourquoi il n'a pas voulu recueillir tant d'écrits où il s'était mis successivement. L'habileté d'écrire lui paraissait vile dès lors qu'on s'y complaisait, et se faire goûter d'autrui par un tour de style une facilité méprisable. Il voulait écrire avec un soin attentif qui ne dégénérait jamais en « talent ». Il aurait voulu retrouver dans ses écrits, non pas une anthologie de pages brillantes, un florilège humaniste rassemblé pour l'enchantement de l'esprit, mais une ligne continue attestant la permanence d'un même vouloir et ce qu'il estimait l'attribut humain essentiel : le pouvoir sur soi. Cependant les pages écrites lui renvoyaient l'image d'un miroir brisé où il ne se reconnaissait pas ; et la lassitude, avec une certaine impuissance à conclure, à achever, à se séparer, le ramenait à cette surabondance de mots, à cette rhétorique brillante dont il ne voulait pas. Il pouvait parfois en être le captif, il n'en était jamais la dupe, et il en restait découragé à la fois de s'accepter et de se changer.

Les dernières années ont été un crépuscule tragique. La solitude, la fatigue, s'épaississaient autour de lui et en lui. Attentif aux moindres variations de la force vitale, anxieux de préserver la netteté de la conscience contre la lassitude mortelle et le temps vorace, il ressentait cruellement les fuites de l'énergie spirituelle, l'*invita Minerva*. Je l'ai vu refaire trente-cinq fois quelques pages, torturé par le supplice de la pensée qui s'embrume, le chagrin de voir les projets et les promesses se fondre dans l'impuissance à rien tirer au clair. Le dernier hiver, l'hiver de 40, dans un Pontigny une fois encore dévasté, la grande maison rendue à la guerre, le temps suspendu, il l'a vécu comme une ombre désolée, mettant toute sa force à accepter sa faiblesse, ravagé par le sentiment de son inutilité, visiblement à bout de forces et le souffrant avec une cruelle douceur.

Auprès de lui, Madame Desjardins a vécu, intérieure, repliée, chargée

de tâches. Je l'ai toujours connue silencieuse et veillant quand les autres dormaient, portant tant de travaux et de soucis que tout autre courage que le sien en eût été accablé. On la voyait récolter et expédier les pommes du verger, imaginer de somptueux tricots et les envoyer au bout du monde, administrer trois maisons et les décades de l'été et le foyer de toutes les saisons. Plus tard, malade et presque mourante, dans ce cruel hiver 40, elle prenait à sa charge un lot de nourrissons parisiens, les soignait, les empêchait de mourir. Plus tard encore, elle se mettait à défricher la terre dans un labeur harassant, arrachant de ses mains les grosses racines, bêchant et sarclant six heures par jour sous le soleil ou sous la pluie. Après la mort de son mari, elle avait encore repris à son compte toutes les tâches auxquelles il avait été voué, et jusqu'à la fin essayé de sauver Pontigny, de sauver *l'Union pour la Vérité*.

Cet effrayant labeur sans miséricorde était pour elle une façon de porter la souffrance et un moyen secret de se détruire. Enfermée dans un deuil que ne traversait aucune espérance, elle avait trouvé cette recette pour continuer à vivre : s'exténuer tous les jours avec une constance sans paroles. Elle a survécu ainsi de huit ans à son dernier fils, par une sorte de miracle d'énergie obtenu d'un corps émacié et ruiné, nous regardant de ses yeux qui ne pouvaient plus avoir de larmes dans son visage immobile.

Elle semblait la plus malheureuse des créatures et la plus tranquille. Et elle était pacifiante profondément : toute agitation expirait auprès d'elle ; toute souffrance eût rougi d'articuler une plainte devant elle qui n'en laissait passer aucune. Il fallait à son image se taire et travailler.

Je sais aussi que sous ce silence se cachait la tendresse la plus délicate et la plus vivace, qui ne manquait jamais quand on avait besoin d'elle. Madame Desjardins n'accordait rien à l'extérieur, au paraître, mais elle était présente dès qu'elle pouvait penser qu'on l'en priât, fût-ce par une muette supplication, fût-ce dans l'ignorance de soi. Présente et intervenante aussi, bien qu'il en coûtât à sa longue austérité secrète, disant les paroles justes, faisant les actions bonnes, avec sa finesse et sa justesse de cœur.

Et voici que tous deux nous ont quittés et que nous tendons encore les mains vers eux. J'aurais voulu trouver des mots plus respectueux et plus tendres pour dire leur grandeur, leur solitude, leur puissance d'amour — et la piété qui reste pour eux en ce monde.